

Non, il ne s'agit pas d'une Jamesbonderie ressortie colorisée en technicolor, mais de ce fougueux trio qui donna de la tenue et de la classe au rock français parfois un peu poussif du temps jadis. Il a fallu quelques années et de la patience pour remplacer les deux membres du groupe qui déclarèrent forfait quand la bise fut venue... La ténacité et la foi du bassiste membre fondateur Philippe Dauga ont fini par avoir gain de cause. Le gang refait à neuf reprend la route avec un agenda de concerts déjà rempli et un nouveau CD tout beau tout chaud.



descends sur terre, c'est le titre du CD en question. Cette invective pourrait avoir comme double sens l'annonce du retour dans l'arène de ce groupe mythique. Le fil rompu par ces mésaventures semble se raccorder de lui-même avec ce nouveau projet. Tous les dinosaures British ou Ricains se reforment sans vergogne, alors pourquoi nos talentueux petits frenchie auraient-ils des scrupules ? Les titres du disque, péchés mignons reprennent les choses là où elles furent arrêtées, vers... 32 ! Ce qui signifie que les modes et les contingences sont adieu de leurs soucis. Tout comme les diamants sont éternels, le rock joué et vécu, avec dévotion, est intemporel. Le son du groupe de l'époque était reconnu et respecté pour sa redoutable efficacité. Les guitares nerveuses de Vincent Palmer étaient affûtées, sans une once de gras ou de notes superflues, et ceci en pleine avancée progressive pé-punk. Seul Little Bob et son gang Havrais étaient dans la même cour, eux dans la langue de Shakespeare. Trouver cet esprit quelques bonnes années après tient du pari, un tinctif risqué... Mais, gagné haut la main grâce aux petits nouilleux venus dans la bergerie. Le guitariste Patrice Llabéria, mercenaire de luxe qui côtoya Chrissie Hynde ou encore Mick Jones des Clash, fut recommandé par Marc Zermati, pourvoyeur de la chose rock en tous genres sur notre territoire. Comme au temps béni de l'âge d'or, Patrice apporte sa griffe avec des guitares pertinentes, des riffs dignes de ce nom qui complètent à merveille le groove unique taillé par Dauga. Le batteur Franck Bailler donne au groupe tout son métier par sa frappe précise et nette, assez rare en France, ce qui dessert à merveille le son «power» du trio.

En de tel pour comprendre l'essence d'un groupe que de traîner une bonne journée avec lui et de se faufiler dans la salle de répétition. C'est ce que j'ai fait fin août, en organisant ce mini reportage au fin fond d'une profonde banlieue où je retrouvais Dauga & Co en plein labeur. Les guitares se branchent d'emblée dans la moquette du local et attaquent sans détour le premier titre. J'entends du rock carré et ultra efficace, joué sans aucune fioriture inutile. Les premières notes, je sais que la ferveur est intacte, tout est là : le son, la pêche, la hargne et l'osmose guitare/basse/chants. C'est bon d'entendre du brut de brut comme ça, direct, sans chichi ! J'avais au préalable posé quelques questions à ces gentlemen, en attendant, à la cantonade et même à bâtons rompus...

Vous avez un album tout feu tout flamme qui vient de sortir. Quel est votre sentiment : Fiers ? Contents ? Satisfaction du travail bien fait ? Au choix...

Dauga : Mais les trois, le disque s'est fait dans de très bonnes conditions, sans souffrance aucune. Et la signature avec le label au lieu dans la foulée. Artistiquement, nous n'avons aucun regret, on y a mis tout notre cœur et notre savoir faire.

Dauga : À la base, c'est une histoire sympa, car tout est venu d'un jeune fan de Bijou, que je côtoyais depuis pas mal de temps, était en admiration totale. Il me répétait sans cesse qu'il possédait un studio en parfait état de marche, j'écoutais d'une oreille distraite jusqu'au jour où je suis quand même allé faire un tour... L'album s'est fait tout naturellement, ce jeune homme à assuré la prise de son et une partie de la production et, comme par magie, on n'a pas galéré pour trouver un label, car c'est lui, le label, qui est venu... Nous trouver ! Incroyable, non ?

Donc, entre nous, vous voyez quoi comme avenir pour ce genre de musique, en 2006 ?

Dauga : On ne s'en fait pas pour ça, on a déjà vu et senti les réactions au cours de quelques concerts et nous sommes très optimistes. Le public existe, c'est la diffusion qui fait défaut. Notre son est basique mais pas simpliste ; et il reste, je crois, des modes ponctuelles, car nos arrangements sont près de l'os, on joue comme ça depuis longtemps et on continuera de jouer de cette façon encore longtemps. Puis, un autre truc : il y a Paris et la province, avec deux concepts très différents. Le parisianisme sévit encore et les gens sont très blasés, car aussi submergés de propositions. En province, c'est complètement différent, un concert de rock représente encore un événement majeur, malgré les DVD, les Playstation et même Internet, alors...

Patrice : Cette musique est vivante et se suffit à elle-même, pas de grosse technologie à embarquer, juste nos grattes et nos amplis, ça va vite et ça bouge.

Et sur votre propre terrain, sentez-vous de la concurrence ? (Les trois se regardent en se marrant)... Ben non, on est les meilleurs !

Dauga : Non, sérieusement, nous ne sommes pas les seuls dans ce créneau ; et heureusement ! Mais la vague de «la nouvelle chanson Française», très louable par ailleurs car elle utilise aussi pas mal d'instruments joués, ne nous inquiète pas, c'est plus elle que l'on trouve en face de nous que des groupes méchants. On compte aussi sur l'énergie qui, sans être forcément «punk», fait la différence. Et puis, on a Didier et les Wampas qui sont nos fans numéro un !!

Toi, Philippe, Te souviens-tu de tes premiers pas dans la musique ? Tu as fondé Bijou, tes préoccupations sont-elles les mêmes aujourd'hui ?

Dauga : Je ne savais pas quoi faire d'autre que monter un groupe de rock, à vrai dire. J'avais eu la chance de traîner un peu à Lon-



dres, malgré une pratique plutôt sommaire de l'anglais, et d'y rencontrer les musiciens du groupe Free, spécialement Paul Kossof, qui voulut me chiper mon pantalon en daim (rires)... Je revins le lendemain avec un autre exemplaire acheté pour lui à la boutique et nous fûmes définitivement amis... J'allais ensuite partout backstage avec le groupe, et je les ai vus travailler à l'écriture du second album de Free. Ajoute à cela la découverte de Dr Feelgood avec Wilko Johnson, j'étais bon pour la vocation... Quelque part, c'est toujours la même ferveur qui m'anime : retrouver ce petit truc dément, cette étincelle qui te fait monter sur scène et te donner à fond. Que faire d'autre ? Depuis la fin du premier Bijou, c'est ce qui m'a manqué le plus. C'est aussi la vraie raison de ce retour et je compte bien rattraper le temps perdu !...

Tu as fait quelques tentatives solos avec pourtant du beau monde...

Dauga : Tu m'étonnes !... Je me suis retrouvé avec Billy Bremner, le guitariste du groupe Rockpile, et toute la mouvance Nick Lowe en train de bosser sur mes chansons en studio, j'étais dans mes petits souliers. Déjà, avec Palmer et Dynamite pour «Le Kid», on s'était retrouvé à L.A., dans d'immenses studios/usines, avec les Sparks qui nous produisaient. Mais «Bijou svp» -mention légale obligatoire signifiant «sans Vincent Palmer»- reste le véhicule idéal pour m'exprimer, il y a ce lien fort, tout ce répertoire qui tient la route, la bénédiction de Gainsbourg à l'époque, et maintenant tout ce nouveau matériel, dans la même lignée...

Tout baigne, autrement dit... Prêts pour en découdre à nouveau ?

Patrice et Franck : Mais on n'attend que ça !! Nous sommes plus que partants.

Dauga : On a déjà pas mal de dates prévues, dont une Parisienne au New Morning le 2 octobre, lancement oblige ! On va jouer quasiment tout l'album sur scène, ce qui reste la meilleure façon de le défendre. Il y a des radios qui nous supportent et tout le reste, la classe quoi !!!

Et c'est reparti pour un tour, «Que peut faire d'autre un pauvre garçon que de jouer dans un groupe de rock» clamait jadis Mick Jagger dans «Street fighting man», Philippe Dauga en a fait, semble-t-il, sa profession de foi, alors que l'autre (Miliick), lui, fait ça en «grand professionnel» !

Texte et photos : Tony Grieco

«on a déjà vu et senti les réactions au cours de quelques concerts et nous sommes très optimistes. Le public existe, c'est la diffusion qui fait défaut. Notre son est basique mais pas simpliste ; et il reste, je crois, hors modes ponctuelles, car nos arrangements sont près de l'os, on joue comme ça depuis longtemps et on continuera de jouer de cette façon encore longtemps»